

Lucia Puenzo

Née en 1976 à Buenos Aires.

Après avoir étudié la littérature, le cinéma et le théâtre,

elle publie trois nouvelles

El Niño Pez (2004),

9 minutos (2005)

et *La maldición de Jacinta Pichimahuida* (2006).

Son premier long métrage, *XXY*

a été soutenue par la Ciné Fondation,

le Fonds Sud, l'INCAA et l'ICAA.

Elle a aussi réalisé et écrit des courts métrages (*Los Invisibles* - 2004), des documentaires et des séries télévisées.

2007 (sortie France : 26 décembre 2008) - Argentine / Espagne / France - couleur - 1h31 - VO

film de **Lucia Puenzo**

scénario : **Lucia Puenzo**, d'après la nouvelle *Cinismo* de **Sergio Bizzio** - image : **Natasha Braier** - montage : **Alex Zito** et **Hugo Primero** - premier assistant réalisateur : **Bruno Roberti** - décors : **Roberto Samuelle** - costumes : **Luisina Troncoso** - effets visuels : **Gonzalo Gutiérrez** - musique : **Andrés Goldstein** et **Daniel Tarrab** - son : **Fernando Soldevila** - production : **Historias Cinematograficas**, **Wanda Vision** et **Pyramide Productions** - producteurs : **Luis Puenzo** et **Jose Maria Morales** - distributeur : **Pyramide**.

avec : **Ricardo Darin** (Kraken), **Valeria Bertucelli** (Suli), **German Palacios** (Ramiro), **Carolina Peleritti** (Erika), **Martin Piroyansky** (Alvaro), **Inès Efron** (Alex), **Guillermo Angelelli** (Juan), **César Troncoso** (Washington), **Jean-Pierre Reguerraz** (Esteban), **Ailin Salas** (Roberta), **Luciano Nobile** (Vando), **Lucas Escariz** (Saul).

GRAND PRIX SEMAINE DE LA CRITIQUE - CANNES 2007

COURT MÉTRAGE : HISTOIRE TRAGIQUE AVEC FIN HEUREUSE

2005 — France / Canada — noir & blanc — 8'

film d'animation (gravure) de **Regina Pessoa** (réalisation et scénario) - image : **Patrick Tallaron** - montage : **Hervé Guichard** - animation : **Regina Pessoa**, **Sylvie Léonard**, **Laurent Repiton** - décors : **Regina Pessoa** - musique : **Normand Roger** - son : **Pierre Yves Drapeau**, **Serge Boivin**, **Shelley Craig**, **Geoffrey Mitchell** - voix-off : **Manuela Azevedo**, **Eliana Lowhenson** - production : **Folimage Valence Production**, **Ciclope Filmes**, **Office National du Film du Canada**

Il y a des gens qui sont différents malgré eux et qui voudraient juste ressembler aux autres, se fondre délicieusement dans la foule. Certains passent toute leur vie à essayer de cacher leur différence. D'autres l'assument.

En seulement deux films, Régina Pessoa s'est déjà affirmée dans le monde de l'animation. En premier lieu par une technique unique — la gravure, sur plâtre ou sur papier — qui offre un graphisme singulier et identifiable. Ensuite, c'est par ses scénarios et personnages, emprunts d'une certaine forme de mélancolie — l'inimitable « saudade » portugaise — que la réalisatrice nous plonge dans l'univers de son enfance. Un univers sombre et tourmenté qui oscille entre une réalité vécue et les envolées poétiques et cauchemardesques propres aux fables de notre enfance. *Histoire tragique avec fin heureuse* est le reflet d'une réelle personnalité d'auteur que Régina Pessoa affirme film après film. **RADI**

ENTRETIEN AVEC LUCIA PUENZO

Vous êtes vous documentée pour écrire ce scénario ? Avez-vous rencontré des médecins, des patients ?

Lucia Puenzo - Il y a eu des mois de recherches. J'ai travaillé avec des médecins, des généticiens, des professeurs mais aussi, avec des parents d'enfants nés avec divers diagnostics d'intersexualité. J'ai aussi rencontré de jeunes adultes qui avaient été ou n'avaient pas été opérés à la naissance.

Quel éclairage avez-vous d'emblée porté sur cette histoire en tant qu'artiste, cinéaste et femme ?

De toutes les expériences liées aux cas complexes que j'ai pu approcher, il en est ressorti une douloureuse constante : la brutalité, pourtant bien intentionnée, avec laquelle la médecine et la législation traitent les enfants nés avec ce diagnostic et les conséquences irréversibles que les chirurgies dites « réparatrices » finissent par occasionner dans leur corps et dans leur vie. Lorsque j'ai commencé à écrire le scénario de *XXY*, j'ai été surprise par l'absence quasi totale d'histoires sur le sujet. Il y a autour de ce thème une étrange loi du silence. Et lorsqu'il est abordé, c'est uniquement sous l'angle du témoignage personnel ou du diagnostic médical mais jamais sous celui de la fiction. Comme si parler de cela était encore tabou aujourd'hui.

Quel était le plus grand risque ?

Tout était risqué. Passer de l'écriture à la réalisation d'un premier film, mélanger des acteurs connus avec des débutants, le sujet du film en lui-même... Je voulais aborder le thème central sous un angle culturel et global et non pas le réduire à quelques cas pathologiques. C'est pour cela que j'ai souhaité d'emblée l'insérer dans une histoire d'amour somme toute banale entre deux adolescents qui, tout en tombant amoureux l'un de l'autre, découvrent leur identité sexuelle.

Le film met aussi en avant l'ostracisme dont sont victimes ceux qui sont atteints par cette pathologie...

Le mot technique utilisé par les chirurgiens pour remédier à cette pathologie est « normalisation ». Je crois que là tout est dit. Mauro Cabral, un de mes amis lui-même intersexuel, qui milite pour cette cause, m'a dit un jour : « Le préfixe inter semble suggérer que nous sommes entre l'homme et la femme, créant ainsi différentes analogies avec transsexualité, homosexualité, hétérosexualité, bisexualité, etc... Comme s'il y avait différents mots et différentes façons de faire l'amour avec quelqu'un... ».

Quelle a été votre ambition au moment d'écrire le scénario ?

Je préfère toujours quand la littérature et le cinéma se basent sur les personnes et les rapports humains plutôt que sur une simple intrigue. Comme par exemple dans les films de Haneke, Cassavetes ou Bruno Dumont. Ou dans les livres de Cheever, Nabokov ainsi que Aira et Pig pour les auteurs argentins. C'est la raison pour laquelle je me suis focalisée sur la relation entre Alex et Alvaro. Je ne voulais surtout pas que mon film devienne une sorte de vulgarisation clinique ou un simple documentaire sur le sujet. Et même si le scénario a été supervisé et régulièrement relu par des médecins et des généticiens, il était primordial de faire comprendre à ces scientifiques que je ne cherchais surtout pas à faire du réalisme médical.

XXY est un film qui évoque d'abord l'éveil à la sexualité de deux adolescents et qui pose des questions universelles comme l'appréhension du corps, le sien et celui de l'autre. Ainsi que la place et l'identité sociale que l'on découvre adolescent à travers sa sexualité...

En Argentine, en Italie et dans tous les pays où le film est sorti, il a suscité un débat sur ce qui, dans nos sociétés, semble de l'ordre de l'impossible : comment un corps intersexué peut-il ne pas avoir été mutilé à la naissance ? Et comment un corps « non mutilé » parvient à survivre dans cet état mais peut aussi revendiquer, comme tout un chacun, le droit d'être désiré... Après tout, qui donc aurait décidé, à la base, qu'il n'existe que deux façons d'être un être humain, une seule alternative ? Beaucoup de mes amis concernés par le sujet m'ont dit avoir apprécié le film pas seulement pour cette idée de libre-arbitre, mais aussi parce que l'histoire replace au cœur du récit l'idée du désir. Et je partage leur avis : proclamer que chacun d'entre nous doit être respecté dans son intégrité physique et son orientation sexuelle n'est pas suffisant. Il faut donner à chaque être humain le même droit de disposer de son corps et de son identité. Le film met d'ailleurs en exergue le fait que n'importe qui (qui plus est un adolescent vierge comme Alvaro au début du film) peut tomber amoureux et être attiré par un corps comme celui d'Alex. L'un de mes poètes préférés a écrit un jour « Nous ne voulons pas être respectés, nous voulons être désirés ». La quête de l'identité, sexuelle ou non est primordiale dans la vie de chacun.

dossier de presse - extrait

En choisissant de tourner sur la côte uruguayenne, dans des couleurs froides et glacées, la réalisatrice isole ses personnages et les oblige à être face à eux-mêmes. Inès Efron qui joue le rôle d'Alex pleine de rage, de désespoir nous déroute. À la limite d'implorer, elle nous renvoie à l'éternelle universalité de notre différence, à notre unicité, à notre incroyable solitude. Même lorsque les parents sont présents, on les sent impuissants, étrangers puisque incapable de répondre aux questions que pose cette « différence » : Pourquoi m'as-tu fait comme ça ? Pourquoi suis-je cela ? Aussi tout se dégrade, le ressentiment s'exacerbe d'un côté comme de l'autre et des questions se posent : communication entre parents et enfants, tolérance, amour, discrimination, amitié... Remettant en cause nos règles de vie et par là même l'ordre moral. Ainsi dans l'Antiquité, en faisant des hermaphrodites, des demi-dieux, on évacuait le problème de ce qu'on ne connaît pas et qu'on ne maîtrise pas. Considérés comme des intermédiaires entre le monde des divinités et celui des mortels, ils ont d'abord été vénérés puis, avec l'avènement des sociétés patriarcales, ils ont été persécutés, victimes d'ostracisme et de violence. Encore aujourd'hui, la société ne supporte pas la marge et l'équivoque ! Elle aime nous classer, sans nous en laisser le choix ni le temps. C'est ce que nous montre ce beau film, impressionnant de pudeur et de dignité.

Béatrice Champanier et Claude Duty, réalisateurs de l'ACID

Pour son premier film, Lucia Puenzo fait preuve d'une infinie délicatesse dans sa manière d'aborder ce thème quasi inédit à l'écran, refusant la sensiblerie ou le spectaculaire. Elle se paie même le luxe de relativiser le tiraillement existentiel d'Alex ainsi que le rejet dont elle peut faire l'objet, en la confrontant à ceux, finalement plus banals, d'Alvaro, un autre adolescent qu'elle séduit et qu'elle révèle à lui-même et à sa propre homosexualité. Car c'est d'un Alex fille lui faisant l'amour comme un garçon qu'il tombe amoureux, au grand dam de son père... Avec ce film extrêmement pudique tant dans sa façon d'aborder son sujet que dans sa mise en scène discrète, le cinéma argentin donne une nouvelle fois la preuve de sa fascinante vitalité, de son incroyable inventivité et de l'absence de tabous qui caractérise ses multiples jeunes talents.

D.R.-B. - Première

Premier film remarqué et grand succès dans son Argentine natal, *XXY* débarque sur nos écrans après une fort belle carrière en festivals (Grand Prix à la Semaine de la Critique, notamment). Le film s'attaque à deux thèmes classiques du cinéma : d'un côté l'initiation amoureuse, de l'autre la confusion de l'identité sexuelle. Soit une jeune fille étrange, isolée dans un village perdu et autour de laquelle plane une atmosphère de mystère. Arrive un ado mal dans sa peau, accompagné d'un père médecin aux intentions étranges. La confrontation qui en résulte va donner lieu à une sorte de huis clos étouffant, épousant le schéma éprouvé d'une tension sous jacente qui monte jusqu'à l'explosion. Plusieurs éléments permettent néanmoins à *XXY* de se distinguer. En premier lieu, le cinéaste fait preuve d'un regard dénué de tout jugement sur les personnages. Les mystères restent là, les indécisions ne sont en aucun cas résolues, et la caméra observe sans parti pris des personnages dont le malaise est palpable. La mise en scène développe une atmosphère légèrement onirique, qui souligne ainsi cette suspension des destins. La force de *XXY* provient également, et même surtout, de sa jeune comédienne principale. Celle-ci imprime au personnage difficile de l'héroïne une ambiguïté et un regard farouche, fait pour le cinéma. Son intensité contamine l'oeuvre et contribue pour beaucoup à sa réussite, en lui conférant l'humanité et la tendresse nécessaire. Une fin précipitée gâche un peu le plaisir, mais ne fait pas oublier la force du personnage central.

S.G. - Fiches du Cinéma